PROSPECTUS

DES ŒUVRES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

1787.

DANS un espace de tems très-court, la France a perdu les Ecrivains qui justifioient son orgueil : l'espérance de leur voir des successeurs est un rayon trop foible pour consoler la Nation de ces pertes accumulées. La vérité veut cependant qu'on avoue, que du jour où la mort a renversé ces souverains de l'empire littéraire, l'astre de leur réputation a paru se ternir et perdre de son éclat devant la postérité, dont le regne a déja commencé pour eux. Parmi ces colonnes qui soutenoient en France le temple du

Génie, une seule peut-être reste élevée dans toute sa hauteur ; et sur cette colonne, il n'est personne qui ne lise ou qui ne grave avec nous le nom de J. J. Rousseau.

Tous ses Ecrits lui survivent, ou du moins sa mort n'a rien changé au degré d'estime que chacun d'eux avoit obtenu de son vivant : il pèse toujours le même poids dans la balance de la Renommée. Sa célébrité n'a même fait que s'accroître depuis qu'il n'est plus, et s'étendre dans toutes les classes de la société. Lorsqu'il vivoit, le nom d'un grand Poëte qui avoit à ses ordres les cent bouches et toutes les trompettes de la renommée, rivalisoit avec le sien ; on les opposoit l'un à l'autre, sans pouvoir comparer ensemble ces deux hommes extraordinaires, qui n'avoient rien de commun ; mais la gloire du Poëte semble avoir baissé, tandis que celle de l'Ecrivain moral n'a fait que s'étendre et rassembler autour de sa tombe des partisans plus nombreux.

L'éloquence de J. J. Rousseau contraste avec celle des Ecrivains de son siecle ; elle ne marche point avec une froide majesté,

ou armée de pointes et d'épigrammes ; elle fait jaillir la pensée et le sentiment, parce qu'elle est le résultat du génie, du sentiment et de l'esprit, fondus ensemble ; elle est souple, et nous enchante par tous les tons, qui, dans son style, se mêlent sans discordance. La grace et la clarté sont répandues par-tout, et l'inépuisable variété des tours répond à cette multitude d'idées, qui se pressoient sous la plume de l'Ecrivain. Il pense sans effort, et avec une plénitude d'expressions qui annonce une source intarissable et profonde.

Nous n'analisons point le génie de ce grand homme, nous le sentons ; il laisse toujours dans l'ame une impression durable, soit lorsqu'il subjugue l'entendement par sa force supérieure, soit lorsqu'il séduit le cœur par ce prestige qui ne fut donné qu'à lui ; enfin lorsque, dans la discussion, il fait valoir les droits de la vérité, alors il anéantit jusqu'à la pensée de pouvoir lui résister.

Si, comme on l'en a accusé, il s'est permis des paradoxes, qu'il déclare avoir toujours préférés à des préjugés, ne se joue-t-il pas même alors de votre imagination, par l'in-

concevable subtilité avec laquelle il évite ou renverse toutes les objections ?

Jamais Ecrivain n'avoit montré qu'on pût toucher à la fois deux points aussi éloignés, aussi opposés que l'éloquence de l'amour passionné et celle de l'obscure et profonde politique : la nouvelle Héloïse et le Contrat Social sont de la même main ! Qui le croiroit, si son nom n'y étoit pas ? Et pour montrer ensuite combien il étoit maître de la Langue, et de la sienne en particulier, il publia cette Lettre, fille d'un Mandement, ce chef-d'œuvre plaisant, où l'ironie est maniée avec tant d'art, et qui étoit faite pour demeurer sans réponse. Parurent bientôt après les Lettres de la Montagne ; c'est encore un autre accent, mais d'une profondeur et d'une gravité rares ; elles prouvent un esprit vigoureux, qui avoit étudié toutes les formes possibles de gouvernement, et qui *débordoit*, pour ainsi dire, d'idées politiques.

Il ne pouvoit toucher une question sans enflammer tous les esprits, parce qu'il les jettoit hors des routes battues ; il écrit une Lettre sur la Musique, et nous lui devons

en France la révolution musicale, cette révolution dans un Art que des Etrangers nous ont montré, et que nous aimions avant de le connoître (1).

Il est à remarquer que J. J. Rousseau fut presque couvert par un amas de brochures, dont quelques-unes même n'étoient pas sans

---

(1) Rousseau avoit dit que les François n'avoient point, ne pouvoient point avoir de Musique, et que s'ils parvenoient à en avoir une, ce seroit tant-pis pour eux, parce que la nature de leur langue s'y opposoit. Un jour, se trouvant à une des représentations d'*Orphée*, qu'il vit quarante fois, quelques Amateurs qui l'avoient distingué dans la foule, vinrent le trouver après le Spectacle, et le voyant immobile et la tête baissée, lui dirent avec intérêt.... *M. Rousseau, préjugé national à part, que pensez-vous de cet Opéra?* Rousseau ne répondit point, mais relevant enfin la tête, et montrant à ceux qui l'interrogeoient les larmes qui couloient sur ses joues, il chanta à voix basse, et d'un accent étouffé.... *J'ai perdu mon Eurydice; rien n'égale mon malheur!*..... Cette rétractation que la vérité obtenoit de l'homme qui la disoit toujours, leva l'anathême qu'une erreur, dont il convenoit d'une maniere si touchante, avoit jetté sur la Nation: sans avoir des *Métastase* pour Poëtes lyriques, nous revenons d'un préjugé qu'un grand homme nous avoit donné.

mérite, lorsqu'il donna sa *Lettre sur la Musique* ; et la raison en est bien simple. N'est-il point dans l'ordre des choses, que les opinions soient différentes, quand on ne traite que des objets de goût, dont la notion n'est encore irrévocablement fixée dans aucune Nation ? Il n'en fut pas de même quand Rousseau outragé jetta dans le public sa Lettre à l'Archevêque ; toutes les voix applaudirent à cette vigoureuse réponse.

Si la mort ne l'eût pas surpris, il auroit fait pour la Botanique, ce qu'il avoit fait pour la Musique. Il nous auroit délivrés de cette scientifique et repoussante nomenclature, malheureusement consacrée par un grand nom, et qui ne sert qu'à dessécher la mémoire, qu'à effacer le riant tableau de la nature ; Flore, dégagée de cet amas d'hiéroglyphes inintelligibles, lui devroit autant et plus encore qu'Uranie ne doit à Fontenelle.

Qu'il nous soit permis de suivre ici la succession de ses Ecrits ; on y reconnoîtra sans peine la génération de ses idées.

Ce qu'on connoît de lui d'abord, ce sont

ses Lettres écrites en 1738 à Madame de Warens, sa bienfaitrice et son amie ; elles inspirent l'intérêt le plus touchant, même après qu'on a lu ses chefs-d'œuvres : on aime à y voir son ame fiere, sensible et neuve se développer par degrés ; il sembloit dès-lors appelé à la profession de Musicien, et rien n'annonçoit le Penseur, le Philosophe, l'Ecrivain supérieur.

Ce fut la Capitale qui éveilla son génie ; une question académique fut comme l'étincelle qui tomba sur le magasin de ses idées, et causa l'explosion dont rétentit le monde littéraire ; il avoit rassemblé toutes ses forces en silence, sans que lui-même s'en apperçût, et il entra dans la carriere des Lettres, sans se douter de la gloire qui l'y attendoit. Pouvoit-il lui-même prévoir la fermentation que son premier Ouvrage exciteroit dans les cerveaux d'autrui, comme dans le sien ?

Du premier coup, il renverse l'antique monument élevé aux Sciences, qu'il regarde comme la source de la corruption humaine. Dans l'allarme universelle on crut voir Eros-

trate mettant le feu au temple de Diane ; ceux mêmes, qui dans leur impuissante obscurité ne paroiſſoient pas destinés à éteindre l'incendie imaginaire, crurent devoir s'opposer à son progrès, et dûrent au moins à leurs débiles efforts le seul moment d'existence dont ils aient jamais joui.

Cependant Rousseau, en répondant au Roi de Pologne, qui avoit déposé le sceptre du Monarque, pour prendre la plume du Philosophe, et à M. *** à qui il proteste si plaisamment qu'il ne veut pas répondre, enrichit le public de deux nouveaux Ouvrages supérieurs à celui qui les avoit fait naître.

Son premier Discours annonçoit bien un talent heureusement né et cultivé ; une plume façonnée aux formes brillantes de l'éloquence, et faite pour en cueillir les palmes ; mais la distance est grande de ce premier triomphe au second qui le suivit. Son premier Discours, malgré sa beauté, dut son plus grand éclat au parti qu'il choisit dans l'alternative de la question, et au paradoxe brillant qu'il soutint avec

l'instrument même qu'il condamnoit. Mais son Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions fut un pas de géant dans la carriere. Ce tour de force extraordinaire fit sentir toute la vigueur et les ressources de ce nouvel athlete. Comme Minerve, il sauta dans la lice armé de toutes pieces, et les maîtres de l'empire littéraire furent confondus en voyant cet inconnu s'élancer du premier bond à la hauteur où ils n'étoient montés que lentement et par degrés. Ce second Discours est un ouvrage profond, où se montrent toutes les facultés de ce puissant génie; on y voit l'inépuisable richesse de son style, l'énergie et la chaleur de son éloquence, la force d'une logique redoutable, et sur-tout cette faculté qui lui étoit propre, de dépouiller les objets et les idées des formes de convention et de l'alliage social, pour les contempler dans leur origine, et à la source de la nature.

Mais ce qui plaça J. J. Rousseau au-dessus de tous les Ecrivains de son siecle, c'est que son éloquence avoit un caractere moral, un objet d'utilité générale. Son Emile est un de

ces ouvrages nécessaires à l'homme, qu'il faudra consulter dans tous les siecles, et dans tous les Gouvernemens ; c'est le type de l'éducation physique et morale ; là il est tout-à-la-fois peintre et législateur du cœur humain.

Jamais Philosophe n'avoit écrit plus près de l'homme, et sur des objets plus immédiatement liés à sa félicité ; jamais Ecrivain ne s'étoit fait une affaire aussi sérieuse de notre bonheur : s'il nous humilioit, c'étoit pour nous corriger : s'il nous gourmandoit, c'étoit pour nous rendre heureux ; il s'indignoit contre nos vices, par intérêt et par affection pour nous. Continuellement occupé de tout ce qui peut avoir rapport avec le bien-être de l'homme, il épie ses affections naissantes pour lui conserver ses facultés morales dans leur force & leur pureté primitives.

C'est à lui que l'aimable enfance doit son bonheur et sa liberté ; il a brisé tous les liens insensés qui l'enchaînoient aux portes de la vie ; il lui a épargné ces études pénibles et déplacés qui fatiguent ses tendres organes avant qu'ils soient formés, qui éblouissent

l'entendement au lieu de l'éclairer ; il lui a tout appris, en nous enseignant l'art difficile de ne lui rien apprendre. L'Émile parfait, tel qu'il l'a formé dans son livre, est sans doute impossible dans l'état de la société actuelle ; mais du moins la vieille idole eſt brisée. Rousseau a rebâti un modele plus conforme à la nature, & dont chaque éleve approchera plus ou moins suivant le degré de courage, de tendresse et d'intelligence du pere ou de l'instituteur. Il nous a démontré d'une maniere palpable les vices de l'ancienne méthode ; il a persuadé notre raison, et même il a commencé à vaincre notre paresse. Enfin c'est lui, et lui seul qui a fait honorer la maternité dans la plus douce et la plus auguste de ses fonctions ; il a rendu la mere à l'enfant, et l'enfant à sa mere : croyons en M. de Buffon ; on le louoit de ce qu'il avoit dit et prouvé, que les meres devoient nourrir elles-mêmes leurs enfans ; *oui, nous l'avons dit*, répondit-il, *mais M. Rousseau ſeul le commande & ſe fait obéir.* Ce mot dispense de tout autre éloge.

C'est dans l'Émile, c'est dans ce livre utile

qu'il a inséré ce morceau que les hommes liront et méditeront dans tous les siecles ; parce que dans tous les siecles il sera le code le plus respectable de la religion naturelle, et que si par une de ces révolutions désastreuses qui engloutissent les empires, tous les écrits sur cet objet sacré venoient à périr, il suffiroit que la *profession de foi du Vicaire Savoyard* échappât, pour que le genre humain pût se consoler de leur perte. C'est-là que se trouve consigné le plus digne éloge, que jamais homme ait fait de l'Évangile : nous le rapporterons ici pour renouveller le plaisir qu'on a souvent pris à le lire.

« J'avoue que la majesté des écritures » m'étonne, que la sainteté de l'Évangile » parle à mon cœur. Voyez les livres des » Philosophes, avec toute leur pompe: qu'ils » sont petits près de celui-là ! Se peut-il » qu'un livre à la fois si sublime et si simple » soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il » que celui dont il fait l'histoire, ne soit » qu'un homme lui-même ? Est-ce là le » ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux » sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté

» dans ses mœurs ! quelle grace touchante
» dans ses instructions ! quelle élévation dans
» ses maximes ! quelle profonde sagesse dans
» ses discours ! quelle présence d'esprit !
» quelle finesse et quelle justesse dans ses
» réponses ! quel empire sur ses passions ! où
» est l'homme ; où est le sage qui sait agir ,
» souffrir et mourir sans foiblesse et sans
» ostentation ? Quand Platon peint son juste
» imaginaire couvert de l'opprobre du crime ,
» et digne de tous les prix de la vertu , il
» peint Jésus - Christ trait pour trait. La
» ressemblance est si frappante , que tous
» les Peres l'ont sentie , et qu'il n'est pas pos-
» sible de s'y tromper. Quels préjugés , quel
» aveuglement ne faut-il point avoir pour
» oser comparer le fils de Sophronisque
» au fils de Marie ? Quelle distance de l'un
» à l'autre ! Socrate , mourant sans douleur
» et sans ignominie , soutint aisément son
» personnage ; et si cette facile mort n'eût
» honoré sa vie , on douteroit si Socrate ,
» avec tout son esprit , fut autre chose
» qu'un Sophiste. Il inventa , dit - on , la
» morale ; d'autres avant lui l'avoient mise

" en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils
" avoient fait ; il ne fit que mettre en leçons
" leurs exemples. Aristide avoit été juste,
" avant que Socrate eût dit ce que c'étoit
" que justice. Léonidas étoit mort pour son
" pays, avant que Socrate eût fait un devoir
" d'aimer la patrie. Sparte étoit sobre,
" avant que Socrate eût loué la sobriété :
" avant qu'il eût défini la vertu, Sparte
" abondoit en hommes vertueux. Mais où
" Jésus avoit-il pris parmi les siens cette
" morale élevée et pure, dont lui seul a
" donné les leçons et l'exemple ? Du sein
" du plus furieux fanatisme, la plus haute
" sagesse se fit entendre, et la simplicité
" des plus héroïques vertus honora le plus
" vil de tous les peuples. La mort de So-
" crate, philosophant tranquillement avec
" ses amis, est la plus douce qu'on puisse
" désirer ; celle de Jésus expirant dans les
" tourmens, injurié, raillé, maudit de tout
" un peuple, est la plus horrible qu'on puisse
" craindre. Socrate prenant la coupe em-
" poisonnée, bénit celui qui la lui présente
" et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un sup-

» plice affreux, prie pour ses bourreaux » acharnés. Oui, si la vie et la mort de » Socrate sont d'un Sage, la vie et la mort » de Jésus sont d'un Dieu ».

Qu'on lise maintenant ces lignes, à jamais remarquables. . . . . *Il seroit difficile de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Évangile.* . . . . . Qui rend à Rousseau un témoignage si solemnel? C'est un homme qui dans la cathédrale de Paris parle au peuple assemblé ; c'est son Archevêque (1).

Qui doutera du christianisme de Rousseau, quand il est fondé sur l'Évangile, dont un des chefs de l'Église avoue publiquement qu'il a si bien reconnu et loué l'*authenticité ?* Qui doutera que la religion chrétienne, si nécessaire, si touchante et si sublime, n'eût fait la conquête de cet Écrivain, qui par le charme victorieux de son éloquence lui a donné, ou du moins conservé des Disciples prêts à devenir incrédules?

Nous conviendrons cependant qu'on ac-

---

(1) Voyez son Mandement, page 19 de l'édition in-8°. de 1763.

cuse ce vertueux Écrivain de s'être éloigné de sa rigide austérité, lorsqu'employant l'attrait d'un pinceau voluptueux qu'on ne lui connoissoit pas, il a peint l'amour, dans sa *nouvelle Héloïse*, avec des couleurs propres à justifier les égaremens de cette passion. Nous ne répondons point à cette objection ; mais, en jettant nos regards sur l'état des mœurs actuelles de la société, nous demandons, où est le pere qui rougiroit d'avoir une fille qui, dans les mêmes circonstances, se seroit rendue coupable comme Julie, si d'ailleurs elle possédoit toutes les vertus de son modéle ? On sent bien que sans cette condition, ce ne seroit plus Julie qu'elle auroit imitée, et qu'alors rien ne pourroit la justifier.

Au reste, pour oser condamner Rousseau, il faudroit être certain d'avoir bien vu le but qu'il se proposoit, en donnant au public les Lettres de la *nouvelle Héloïse*, avec la déclaration qu'il auroit voulu vivre dans un siecle, où son devoir eût été de les jetter au feu : ce but nous paroît avoir été judicieusement saisi, dans un parallele entre Clarisse et Julie, publié à Londres, dans le *Critical Review*,

par

par un homme d'esprit ; mais que l'esprit seul auroit été incapable de faire.

« M. Richardson, dit l'Auteur, met son » Héroïne à l'épreuve de toutes les attaques » de la tentation, et présente à toutes les » femmes un modele de perfection à imiter. » M. Rousseau a mieux aimé peindre son » Héloïse sujette aux foiblesses de l'huma- » nité, de crainte qu'en plaçant trop haut » sa vertu, la difficulté d'y atteindre ne » décourageât celles qui voudroient s'y éle- » ver..... S'il nous est permis de dire » notre sentiment, M. Rousseau a donné » l'instruction la plus utile, en nous mon- » trant les moyens de recouvrer l'estime » des hommes, après l'avoir perdue par » une faute capitale. On ne peut pas don- » ner une leçon plus importante, aux fem- » mes sur-tout, qui, pour la plupart, con- » damnent au vice et à l'opprobre celles » de leur sexe qui se sont une fois écar- » tées des sentiers d'une vertu rigoureuse, » eussent-elles promptement réparé leurs » erreurs : et cependant elles sont souvent » plus utiles à la société, que ces femmes

» si vaines d'une vertu qui peut-être n'a » jamais été mise à l'épreuve ».

Ajoutons que dans l'Héloïse, dans ces Hymnes sublimes, où Rousseau devient Poëte, et Poëte dans le grand genre (1), il donna à l'amour un caractere d'énergie et d'élévation que n'ont point nos amoureuses de théâtre. Cette passion y exige des sacrifices ; elle y est subordonnée à l'autorité paternelle, et ce qu'on ne doit point négliger d'observer, c'est que l'auteur y établit, avec une gravité douce, la dignité d'épouse et les saintes loix du mariage, qui ne doivent recevoir aucune atteinte, ni de de la violence des passions, ni du prétexte des engagemens antérieurs : enfin, si,

---

(1) Il fut un tems, en France, où J. J. Rousseau se vit confondu, aux yeux de la multitude, avec un Poëte souvent futile, souvent satyrique, mais quelquefois grand et religieux, qui portoit le même nom que lui. Quand désormais on citera un trait de feu, une idée utile et neuve, un sentiment sublime, un tableau enchanteur, le nom de l'harmonieux versificateur des Pseaumes de David ne se présentera plus à la mémoire.

comme on l'a dit, ce livre n'est point celui des filles, c'est du moins celui des femmes.

Un autre mérite que personne ne peut refuser à ce Roman, qu'un jour on appellera d'un autre nom (1), c'est qu'il fait aimer l'innocence de la vie champêtre par des détails enchanteurs qui font naître le desir d'en jouir. Où trouver, si ce n'est là, le tableau de la simplicité touchante des mœurs d'un peuple, dont l'éloge est fini, quand on a dit que leurs femmes sont vertueuses ? Des mœurs ! .... Ah ! s'il eût été possible qu'on nous en rendît, c'est à Rousseau, comme on l'a dit, c'est à lui-seul sans doute que notre siecle en auroit l'obligation.

Que n'aurions-nous pas à dire de sa *Lettre sur les Spectacles*, si notre objet

---

(1) « Par un Roman, on a entendu jusqu'à ce » jour un tissu d'événemens chimériques et frivoles, » dont la lecture étoit dangereuse pour le goût et » pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un » autre nom pour les Ouvrages de *Richardson*, qui » élevent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent » par-tout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi » des Romans. » DIDEROT.

étoit de faire ici mention de tous ses Ouvrages ? Cette Lettre est adressée à M. d'Alembert, qui essaya d'y répondre, mais dont la voix trop foible se fit à peine entendre : une femme disoit..... « Jusqu'à » présent on n'a fait que parler sur les » spectacles, mais Rousseau vient de jetter » un cri qui retentira dans la postérité ».

Le *projet de paix perpétuelle*, inventé par Henri IV, établi par l'Abbé de Saint-Pierre, et développé par Rousseau, est encore un ouvrage qui honore autant l'ame que le talent de son Auteur. Si ce projet est impraticable, il n'en résulte qu'une chose, c'est que Rousseau, pour le bonheur des hommes, desiroit ardemment et de bonne-foi jusqu'à l'impossible. Plus on lit Rousseau, et moins on conçoit cette alliance d'idées dissemblables dans la même tête. Et par une autre singularité, non moins remarquable, c'est que dans les genres d'écrire, où il n'est pas sublime, il reste au-dessous du dernier degré de la médiocrité. Cet Écrivain si chaud, si poétique, quand il développe ses pensées et ses sentimens en

prose, n'est plus qu'un mauvais écolier dès qu'il veut les enchaîner dans des rimes.

Si, après avoir jetté les yeux sur l'Écrivain, nous les fixons sur l'homme; son caractere, original et bisarre, vous offre un autre problême. Celui qui, se sentant né pour la gloire, avoit eu le courage, ou la sagesse d'arrêter l'explosion de son génie jusqu'à sa quarantieme année, dans un siecle où des esprits encore adolescens se hâtent de produire des fruits sans substance et sans couleur, ne devoit point ressembler aux autres hommes. C'est lorsque le monde littéraire ne soupçonnoit pas même son existence, qu'il montre tout-à-coup l'ongle du lion dans son premier discours couronné. A cette époque brillante, il monte sur le trône de l'éloquence, et en moins de dix ans il n'a plus d'égal dans l'art d'écrire.

Cette rapide invasion du génie étoit faite pour atterrer jusqu'à ses admirateurs, parce que, dans l'admiration des hommes, il naît toujours, même à notre insu, un germe d'envie que nous ne nous avouons jamais. De-là cette foule d'écrits éphémeres sur ses

ouvrages, ces portraits aventurés de sa personne, ce bruit tumultueux qui précédoit sa réputation, et qui ressembloit aux injurieuses acclamations de la populace Romaine, lorsqu'elle accompagnoit le triomphateur montant au capitole.

Arrêtons-nous pour remarquer comme un trait qui n'appartient qu'à lui, que c'est au milieu de l'éclat éblouissant qui l'entouroit, qu'il regrettoit avec tant de bonne-foi les jours paisibles de sa douce obscurité, parce que la gloire, à laquelle on sacrifie tout, n'étoit pas l'espece de bonheur qu'il falloit à son ame.

Ses *Confessions* jettent déja un grand jour sur son caractere moral ; mais par quelle fatalité faut-il que la plus intéressante moitié du tableau reste cachée à nos avides regards ? Accusons, au nom du public, les mains avares qui récelent ce dépôt précieux. Il appartient à la génération présente qui a droit de le réclamer, et qui est exposée au malheur de calomnier un grand homme, si nous en jugeons par le fragment qui termine l'ouvrage unique, et peut-être étrange, dont nous parlons : le voici.

» Si je me chargeois du résultat, et que
» je lui disse... (*au Lecteur*) tel est mon
» caractere ; il pourroit croire, si non
» que je le trompe, au moins que je me
» trompe : mais en lui détaillant avec sim-
» plicité tout ce qui m'est arrivé, tout ce
» que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce
» que j'ai senti, je ne puis l'induire en erreur,
» à moins que je ne le veuille ; encore même
» en le voulant, n'y parviendrois-je pas
» aisément de cette façon : c'est à lui d'as-
» sembler ces élémens, et de déterminer
» l'être qu'ils composent ; le résultat doit
» être son ouvrage, et s'il se trompe alors,
» toute l'erreur sera de son fait. Or il ne
» suffit pas pour cette fin que mes récits
» soient fideles, il faut aussi qu'ils soient
» exacts. Ce n'est pas à moi à juger de
» l'importance des faits, je les dois tous
» dire, et lui laisser le soin de choisir : c'est
» à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de
» tout mon courage, et je ne me relâcherai
» pas dans la suite ; mais les souvenirs de
» l'âge moyen sont toujours moins vifs
» que ceux de la premiere jeunesse. J'ai com-

» mencé par tirer de ceux-ci le meilleur
» parti possible ; si les autres me reviennent
» avec la même force, les Lecteurs impa-
» tiens s'ennuyeront peut-être ; mais moi,
» je ne serai pas mécontent de mon travail.
» Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette
» entreprise ; ce n'est pas de trop dire, ou
» de dire des mensonges ; mais c'est de ne
» pas tout dire, et de taire des vérités ».

Maintenant, disons aux inconséquens recéleurs de la seconde partie des *Confessions*, qu'ils devoient, ou tout ensévelir, ou tout publier ; une *Confession* doit être pleine ; elle doit être entiere, parce que la réunion de la totalité des faits répand du jour sur chacun d'eux en particulier, dissipe les soupçons, et détermine le caractere. Il importe à l'honneur de l'humanité qu'on restitue au public la suite des *Confessions* ; car un grand homme qui porteroit un cœur complettement vicieux, seroit une calamité pour elle. Non, jamais les Éditeurs ne se laveront du reproche qu'ils méritent, qu'en se hâtant de le faire cesser ; et si jamais un larcin étoit permis, ce seroit peut-être celui par lequel sor-

tiroit de leurs mains un trésor de justice qui appartient au monde littéraire et philosophique. Eh quoi ! de lâches considérations pour quelques intérêts individuels, peut-être la crainte méprisable d'offenser quelques hommes intéressés à tenir le voile sur leurs iniquités particulieres, priveront l'univers d'un ouvrage qui doit faire son instruction et fixer ses jugemens ! Mais la plupart de ces faux-dieux qu'on a craints comme des tyrans, n'existent plus, et la foudre ne sortira point de leurs tombeaux (1).

Il étoit tems d'offrir à la mémoire de Rousseau un monument digne de lui, et fait pour durer plus long-tems que le marbre et l'airain. Pour remplir ce devoir, nous nous proposons de publier une nouvelle édition de tous les écrits qui sont sortis de sa plume, et dont plusieurs n'ont jamais paru, avec un

---

(1) Une Dame de qualité fit un jour cette question à Rousseau..... Que renferment donc, Monsieur, vos fameuses Confessions ? *Madame*, répondit le Philosophe, *j'ai dit tout le mal que je sais de moi et tout le bien que je sais des autres*.... La Dame répondit : *En ce cas-là, le Livre sera court.*

ordre, que jusqu'à présent on n'a point observé. C'est avec raison, que l'on s'est plaint du mêlange confus qui regne, même dans les dernieres éditions. Voulant éviter un défaut si choquant, et quelquefois si nuisible, nous avons rassemblé avec soin, sous un même point de vue, les ouvrages marqués du même caractere; tout ce qui tient aux idées politiques ne formera plus qu'un seul et même corps. Le génie de l'Auteur ayant employé des couleurs différentes, mais toujours analogues aux objets divers qu'il a traités, il étoit essentiel de réunir les ouvrages qui ont entr'eux une connexion frappante; c'est ce qu'on n'avoit point fait, et ce que nous ferons; ainsi le morceau sur l'*Économie Politique*, le *Contrat Social* & les *Lettres de la Montagne* seront intimement liés avec toutes les pieces relatives à la fameuse affaire de Genêve. Rousseau a été chez les Génevois, ce que Démosthene fut chez les Grecs; son éloquence a puissamment influé sur le sort de cette République; et sans prétendre juger des intérêts encore si nouveaux, nous nous bornerons à faire sentir cette in-

fluence, qui, dans le moment où nous écrivons, produit encore son effet. Témoins, pour ainsi dire, de l'événement, nous nous contenterons d'en exposer les causes, que nous trouverons renfermées dans les *Lettres de la Montagne*, où l'Auteur a mis le cachet de son génie pour la discussion claire et rapide des affaires politiques.

Il eût été inutile, et même ridicule d'ajouter un commentaire en régle à ses ouvrages. Où est la main téméraire qui n'eût pas craint de mêler ses couleurs à celles de ce Peintre sublime? La présomption ne va point jusques-là. Observons cependant que chaque ouvrage de Rousseau faisoit naître une foule d'écrits bizarrement diversifiés ; comme on voit, à chaque renouvellement de la nature, des essaims d'insectes éclore, et s'attacher aux fruits qui parent nos jardins. Parmi ces nombreux écrits, qui n'ont eu qu'une existence éphémere, on trouve quelquefois des traits dignes d'être conservés : souvent l'on remarque, avec une surprise qui n'est pas sans plaisir, que l'adversaire de Rousseau finit, même sans s'en appercevoir, par être de son avis,

et dès-lors cet avis est marqué du sceau de la vérité. C'est dans ces divers écrits, où étoient déposées les idées reçues depuis si long-tems, qu'on remarque l'étonnement où étoit le public, de les voir renverser d'une maniere si brusque et si victorieuse ; c'est-là que Rousseau s'élance comme un phénomene, dont la subite apparition remue tous les esprits, et fixe l'époque d'une révolution dans l'empire des lettres et de la philosophie !

Nous nous sommes imposé la tâche longue et pénible de lire sans humeur toutes ces brochures, d'en faire impartialement un extrait rapide et raisonné, et nous avons quelquefois rencontré, même dans les plus dédaignées, des traits d'autant plus frappans, qu'ils sortoient du fond des ténebres. Nous ne craignons pas d'avancer qu'à l'occasion d'Émile, (par exemple) nous donnerons plusieurs pages éloquentes et dignes de se trouver dans l'ouvrage qu'on y combat. Tant le sort du génie de l'Auteur étoit d'enflammer ceux-mêmes qui ne pensoient pas, ou qui feignoient de ne pas penser, comme lui !

Nous avons enſuite jetté les yeux sur les

ouvrages estimables qui ont paru à mesure que Rousseau publioit les siens ; nous aurons souvent lieu de montrer avec quelle violence il tourmentoit la pensée d'autrui, en exposant la sienne ; il électrisoit toutes les têtes ; les opinions se divisoient ; on crioit au paradoxe, mais l'attrait piquant qu'il avoit su lui donner, forçoit à examiner l'erreur prétendue, et c'est en lui répondant, qu'on désespéroit de pouvoir lui répondre, en voyant de plus près son accablante supériorité : sans doute il est intéressant d'examiner aujourd'hui la fermentation d'idées, que cet homme étonnant a produite.

Ces extraits seront placés immédiatement après l'ouvrage qui aura fait naître la contestation, et d'un coup – d'œil on verra le précis des réponses qu'on y aura faites, quand ces réponses auront de l'intérêt : on rapportera même les plaisanteries ingénieuses, et les sarcasmes qu'il aura occasionnés, parce qu'on aime à se rappeller le bon-mot d'un Soldat contre son Général, qui en sourit le premier, mais dont cependant Rousseau ne sourioit pas. Nous nous flattons

que la méthode avec laquelle nous avons traité cette partie de notre ouvrage, méritera le suffrage du public ; le géant de l'éloquence, quoiqu'attaqué de toutes parts, ne perdra rien de sa hauteur dans ces combats multipliés. L'aveu de sa supériorité échappoit de la bouche même de ceux qui lui disoient des injures, et le critique avouoit le plaisir qu'il avoit ressenti en le lisant, et l'orgueil que lui donnoit la seule hardiesse de le combattre.

L'immobilité silencieuse de Rousseau au centre de l'arêne où ses ennemis l'assailloient, porte le caractere d'une fierté majestueuse, et d'une ame maîtresse d'elle-même, tandis que le Poëte illustre, dont le nom luttoit avec le sien, s'offensoit comme un enfant de la plus légere égratignure, et se rabaissoit en écrasant avec colere des insectes.

Rousseau savoit garder une contenance philosophique : mais nous prouverions facilement qu'il avoit lu tous les écrits publiés contre lui, et qu'il en avoit profité avec la candeur d'un homme bien au-dessus de ses fautes. Car dans les ouvrages subséquens, il

répondoit avec franchise, quoiqu'avec noblesse, aux objections dont il avoit senti la force ; tant il avoit su les apprécier !

C'est en indiquant la marche de son esprit dans ses différentes productions ; c'est en étudiant son ame dans les époques diverses de sa vie, que nous pourrons nous vanter peut-être d'avoir découvert le secret de sa composition aussi neuve qu'enchanteresse (1). Ayant eu l'avantage de demeurer plusieurs années dans son pays natal et de prédilection, dans l'heureuse Suisse, nous y avons découvert les vestiges de ses premiers pas. Nous avons reconnu souvent sa touche, et vu quelquefois son nom dans un journal presqu'inconnu en France. C'est dans ce dépôt, obscur et volumineux, que Rousseau a jetté ses premieres productions. Il faut un œil atten-

---

(1) Ce secret est en partie dévoilé dans l'anecdote suivante. — Deux Jésuites se présenterent chez lui, et le prierent de leur enseigner l'art qu'il employoit pour écrire avec tant d'éloquence. Rousseau leur répondit.... *J'en ai un en effet ; je suis fâché qu'il ne soit point à l'usage de votre Société ; c'eſt de ne jamais dire que ce que je pense.*

tif sans doute pour les y distinguer ; mais on les reconnoît enfin, sur-tout à un ton religieux, où ne perce pas moins l'aversion la plus décidée pour les disputes théologiques.

Nous étonnerons beaucoup de personnes, en mettant sous leurs yeux les premiers essais de la plume d'un homme qui attendoit sous le voile que le public lui criât, *écris*, *tu es né pour écrire*. Il attendit long-tems sans se décourager. Pendant vingt années il aiguisa ses armes sans se rebuter de leur peu d'éclat. Il sembloit pressentir qu'il forceroit un jour tous les obstacles. Le sentiment inné de ses forces le soutenoit, et il supportoit de bonne grace l'obscurité, comme s'il eût entrevu les rayons de la gloire qui ne devoit le couronner que dans son automne. Jamais homme n'a mieux connu le rare secret d'attendre sa renommée, sans la violenter par des moyens prématurés et insuffisans.

Nous le répétons : Rousseau n'est pas moins singulier par son caractere, que par ses ouvrages ; ce caractere mixte et jusqu'alors inconnu échappe au pinceau le plus exercé

et

et le plus fin : c'est l'assemblage étrange de toutes les passions portées à l'extrême, quoique balancées les unes par les autres ; c'est tout à la fois l'orgueil et la simplicité ; l'amour du bruit et de la retraite ; l'ambition et le dédain de la renommée ; il aimoit beaucoup les jouissances, et il voulut être pauvre ; l'enthousiasme de la liberté le passionnoit, et il finit par demander, comme une grace, la permission de passer ses derniers jours dans une prison. Idolâtre des femmes, il en fut le censeur le plus amer ; il puisoit beaucoup d'idées dans la conversation, et il fuyoit le commerce des hommes ; indulgent pour les foiblesses humaines, et chérissant l'humanité d'un amour tendre et actif, il étoit ombrageux et défiant pour chaque individu ; il étoit obligeant, généreux même, & le bien qu'on lui faisoit n'étoit à ses yeux qu'un outrage ; il avoit peur de la générosité des autres (1). Quoique le

(1) M. le Chevalier de C... qui l'admiroit & le chérissoit, se donna beaucoup de mouvemens à son insu pour sa pension du Roi d'Augleterre. Rousseau pé-

meilleur des hommes, il étoit offensé de l'amitié ou de l'affection qu'on lui témoignoit; enfin vertueux, il avoit peine à croire à la vertu. Il étoit plus que misanthrope; car il avoit le malheur de soupçonner des intentions malfaisantes dans le cœur de ceux qui l'approchoient, et plus il étoit irréprochable, plus son effervescente imagination se créoit de phantômes qui le tourmentoient.

Il fut sans doute trompé, trahi, calomnié plus d'une fois, d'autant plus facilement que Jean Jacques n'étoit pas un être intelligible et à la portée de tout le monde. Mais on ne peut gueres expliquer Rousseau, qu'en le supposant attaqué d'une maladie de cerveau, qui lui représentoit tous les objets comme créés et disposés pour lui nuire et pour le rabaisser; la crainte perpétuelle de l'humiliation le tyrannisoit: tel étoit le foible de son orgueil délicat et profond, qu'une

---

nétra son secret, et un matin M. le Chevalier de C... reçut un billet de ce style: « Jeune homme, vous êtes » bien hardi de vouloir me faire du bien sans mon » consentement —». La vue, l'idée d'un *présent*, le mot même le mettoient en colere.

moquerie suffisoit pour troubler sa tête. Son regard soupçonneux épioit sans cesse dans les yeux ce qu'on pensoit de lui, et le moindre geste, ou le moindre sourire qui ne s'accordoit point avec sa pensée actuelle, le perçoit jusqu'au fond de l'ame ; il éprouvoit des douleurs morales, inconnues aux autres hommes. Nous l'avons vu passer tout-à-coup d'un mouvement de joie à la plus sombre tristesse ; être heureux et malheureux dans l'espace de trois minutes, sans que rien eût changé autour de lui ; son imagination effarouchée avoit tout fait. O ! vous qui êtes si jaloux de sa grande renommée, voudriez-vous posséder son génie au prix que la nature le lui avoit vendu ? Nous nous sommes quelquefois, en sa présence, attendris jusqu'aux larmes ; il étoit touché, mais non pas convaincu. La maladie de son cerveau l'emportoit sur sa vertu, et même sur sa raison. Enfin ou Rousseau étoit le seul sage, et tous les hommes de la société actuelle des insensés ; ou, si nous avons peine à souscrire à ce partage, il falloit donc que Rousseau eût un grain de folie dans l'imagination : ou bien

il aura donc été un être à part, qui ne voyoit, ne sentoit, ne jugeoit en rien comme les hommes de nos jours, déplacé en quelque sorte dans notre monde social auquel il ne pouvoit s'unir, et fait pour une sphere moins grossiere et plus parfaite que la nôtre.

Un tel caractere est inconcevable sans doute; mais il a existé, et la solution de ce problême fera long-tems le désespoir des observateurs du cœur humain. On ne peut croire cependant que toutes ces terreurs, dont l'imagination de cet homme sensible s'étoit remplie, fût l'unique effet d'un affoiblissement ou d'un dérangement dans ses organes; et qu'il ait toujours crié à la persécution sans jamais avoir eu d'ennemis. Tous les spectres qui l'alarmoient n'étoient sans doute pas des fantômes; sans doute l'Envie offensée de sa gloire, et sur-tout de ce sentiment de vénération qu'on avoit pour ses vertus, cabaloit sourdement, tramoit en secret contre sa réputation et sa personne, et s'efforçoit de le faire passer pour un insensé, un maniaque, un charlatan dangereux, ou même pour un scélérat. Si on parcouroit, disoit-il, le

dépôt des hommes puissans, on pourroit y trouver de lâches et honteux recours à l'autorité, de noires dénominations, et de perfides coups de poignards portés dans l'ombre. Ce sont des faits particuliers que Rousseau aura généralisés ; il aura étendu à tous les hommes qu'il rencontroit la corruption et la méchanceté de quelques individus, et son imagination allarmée et toujours en activité, n'aura pas manqué de seconder ses craintes et ses défiances, d'affoiblir ses organes, d'altérer ses jugemens, et aura fait souffrir à cet homme de bien ces tourmens d'une vie soupçonneuse, qui ne devroient être que le partage des tyrans.

Ayant vêcu plusieurs années dans un pays qu'il avoit habité pendant l'obscurité de sa jeunesse ; ayant eu des relations intimes avec beaucoup de personnes qui avoient obtenu sa plus grande confiance ; enfin ayant suivi, ses livres à la main, jusqu'à ses moindres traces, nous pourrons éclaircir plusieurs passages de ses écrits, par quelques anecdotes de sa vie jusqu'à présent peu connues. Nous sommes liés d'amitié avec une personne qui possede

deux cent pieces de musique copiées de sa main, et qui a souvent eu occasion de le voir et de l'entendre ; car on sait que ce grand homme copioit de la musique, que l'Auteur d'*Émile* s'abaissoit à ce métier servile, et qu'il disoit quelquefois, *je suis un peu cher ; mais personne ne copie comme moi ;* à-peu-près comme Fontenelle, à qui on reprochoit de conter trop longuement, répondoit : *Cela est vrai, mais je conte si bien !*

Dans le cours de nos observations particulieres, nous avons remarqué que sa propre renommée l'avoit surpris, et voilà comme dans le même homme la plus humble modestie s'allioit au plus haut orgueil. Monté en dix ans au sommet d'une élévation qu'il n'avoit pas prévue, il est à croire qu'il craignoit d'en descendre, & de voir pâlir l'éclat de cette gloire, dont la jouissance est un secret.

Quel est le Génie qui se doit tout à lui-même ? Rousseau avouoit souvent les obligations qu'il avoit à Diderot, celui de tous les hommes, qui, par la parole, influoit le plus puissamment sur ses concitoyens, celui dont on a dit que la conversation valoit

mieux qu'un livre, parce qu'elle instruisoit et persuadoit, ce que les livres ne font pas toujours ; c'est lui, qui a d'abord éveillé et enflammé le génie de Rousseau. Quand nous prononcions le nom de Diderot en sa présence, il étoit ému : sans doute cette émotion venoit du souvenir de l'amitié qui avoit lié ces deux hommes rares, et des causes qui avoient occasionné leur rupture.

Dans les transes qu'il éprouvoit continuellement, il s'étoit imaginé que le Gouvernement lui avoit défendu d'écrire : il n'en étoit rien. Une lettre de M. de Choiseul prouve expressément le contraire. Rousseau n'étoit pas de la classe de ces Écrivains turbulens et séditieux, qui alarment l'État, et nécessitent la proscription. Il respectoit les personnes et les événemens récens, sur lesquels il est toujours si dangereux et si difficile d'écrire, sur-tout quand on veut conserver son repos que Newton appelloit *la ſubſtance* du Philosophe. Pressé un jour, en notre présence, d'une maniere énergique et sentimentale, sur ce qu'il laissoit sa plume oisive dans une crise violente du Gouvernement, il répondit avec

une naïve simplicité. . . *j'ai dit tout ce que je savois.*

Il se jugeoit rigoureusement lui-même, et avec la bonne-foi qui ne l'abandonna jamais ; il ne se dissimuloit point que ses derniers écrits, toutefois si précieux, n'avoient plus ni la même force, ni la même chaleur. Un jour après nous avoir exposé l'idée d'un roman assez bizarre, mais dont il auroit su, lui, faire sortir des situations neuves et pathétiques ; il nous dit : « Vous devriez vous charger de l'é-» crire : je vous donnerois mon plan ; car » pour moi me voilà vieux (il avoit alors » soixante ans) et je sens que je n'ai plus » assez d'énergie. » On devine bien que nous prîmes cette offre pour un compliment, et que nous laissâmes à Rousseau à exécuter, s'il le vouloit, ce que Rousseau avoit conçu.

La couleur rembrunie de son âge, de ses souffrances, de ses malheurs, tant réels qu'imaginaires, domine souvent dans les productions de sa vieillesse. Il y discute avec aigreur de petites choses qui lui sont personnelles ; il s'y égare dans le labyrinthe d'une dialectique dont il est continuellement

le centre et l'objet. C'est l'homme malade qui écrit, ce n'est plus le Philosophe éloquent et profond, et l'Auteur d'Émile y est presque totalement éclipsé. Ainsi, au milieu des variétés qui séparent les individus, l'homme dans les différens momens de son existence, est encore différent de lui-même & devenu quelquefois méconnoissable.

Rousseau, en faisant les premiers pas dans la carriere de la littérature, les avoit semés d'une foule de petits vers heureusement moins que médiocres, et dont le peu de succès le fit renoncer à la science des mots, pour embrasser celle des choses. S'il eût été Poëte médiocre, Rousseau étoit perdu ; nous posséderions quelques Tragédies, quelques Opéra, quelques Poëmes héroïques, et l'Europe étoit privée de ces ouvrages immortels, dont la France se glorifie, et où toutes les Nations puisent les instructions les plus nécessaires au bonheur de l'humanité.

Nous avons souvent eu occasion d'observer que Rousseau, comme la Fontaine et Corneille, brilloit peu dans la conversation, et que son entretien ne laissoit pas même

soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant, qui caractérise ses écrits. Il avoit même, comme on l'a dit, *une pesanteur maxillaire*, qui contrastoit avec sa réputation ; mais au défaut de la parole, son regard étoit toujours éloquent, et pour peu qu'on l'étudiât, on sentoit bien que ce regard n'étoit point celui d'un homme ordinaire. Aucun de ses portraits n'a su rendre son œil perçant et plein des étincelles qui partoient du foyer brûlant de son ame, expression qu'il faut prendre au physique comme au moral ; car une chaleur plus qu'ordinaire circuloit dans ses veines : nous tenons de sa bouche, que dans le plus grand froid de l'hyver comme en été, il ne pouvoit la nuit supporter que le simple drap sur lui.

On nous pardonnera ces détails exposés en peu de lignes, si on se rappelle que l'Abbé Trublet a laborieusement rassemblé dans un volume de quatre cent pages des particularités sur Fontenelle bien moins intéressantes.

Quant aux deux parties qui nous sont plus étrangeres, *la Musique* et *la Botanique*, nous

consulterons les hommes de l'art pour rédiger les pieces nombreuses et neuves qui ont rapport à ces objets. Tout le monde sait que Rousseau a prouvé par son *Dictionnaire de Musique*, qu'il étoit l'émule de Rameau dans la théorie de cet art charmant; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que vers la fin de sa vie il s'étoit infatigablement appliqué à l'étude des plantes, et on en sera convaincu, quand nous aurons publié un Herbier assez vaste, chargé de notes marginales de sa main.

Une observation peu commune que nous avons faite, c'est que l'écriture de cet Orateur véhément et passionné, étoit propre, nette et légere. L'impétuosité de sa tête ne troubloit point le calme de sa main, et le métier patient de copiste ne pesoit point à cette ame de feu, qui à cet égard au moins savoit se dompter; et peut-être seroit-ce une preuve, déduite par des analogies presqu'imperceptibles, de la fermeté du caractere moral. On a remarqué que l'écriture des têtes foibles ou mauvaises a quelque chose de chargé, de bizarre et de confus. Il semble que l'extravagance de leur cerveau se communique

jusqu'au bout de leurs doigts. Diderot avoit aussi une écriture fine, légere, et de plus très-exacte. Cet homme, qui joignoit à la plus rapide volubilité d'expressions, une foule d'idées qui se pressoient tumultueusement, dessinoit, pour ainsi dire, son écriture, et mettoit dans son style cette précision, qui manquoit à la chaleur de ses discours.

La musique de Rousseau est très-volumineuse ; nous en avons reconnu dans beaucoup de maisons ; ainsi cet homme, que dévoroit le feu sacré, fut volontairement *Scribe* quinze années de sa vie ; ce qui doit bien plus nous étonner, que de l'avoir vu volontairement *pauvre*. Encore une fois, qu'on ne nous interdise point des détails qui cessent d'être minutieux, quand ils font connoître le caractere d'un homme aussi problématique, et qui, par l'influence de son génie sur son siecle, lui a donné une impulsion qui se propagera dans les siecles suivans.

Disons donc que Rousseau avoit un penchant léger pour le bon vin, et qu'il ne s'en cachoit, ni dans ses écrits, ni dans la con-

versation de la table, persuadé qu'on ne craint point l'indiscrétion du cœur, quand le cœur ne récele point de secret qu'il faille cacher. Nous savons encore qu'il aimoit de passion la société des femmes, et lorsque le cercle étoit peu nombreux, et qu'on l'avoit mis à son aise, il étoit facile alors de reconnoître l'Auteur aimable et passionné de la *nouvelle Héloïse*, sur-tout si un forté-piano se rencontroit à quelque distance de sa main; il y voloit, et il faisoit régner dans l'expression pure de son chant des accords graves, tendres et mélancoliques, qui par degrés amenoient le *sourire* sur les levres, et les *larmes* dans les yeux.

Enfin, comme si ce grand homme devoit avoir en tout une destinée qui le séparât des autres hommes, sa mort fut prompte et douce (1); il ne connut ni les angoisses du dernier moment, ni les douleurs de la maladie, qui forment le cortege funebre de la

---

(1) On trouvera le tableau de ses derniers momens dans un voyage à Ermenonville, qui tiendra lieu de Préface à cette Edition.

mort, et sont souvent plus cruelles. Rousseau s'éteignit en regardant le ciel avec le ravissement d'une ame religieuse, pénétrée de la grandeur et de la bonté de l'Être suprême, et après avoir exhalé ce soufle qui fut certainement chez lui une émanation de la divinité, il fut le premier des hommes en France qu'on ait enterré à la maniere des Grecs et des Romains. Son tombeau, visité par ceux qui, dans toutes les nations, ont lu ses ouvrages, est maintenant un monument sacré auquel on rend un hommage que peu de Rois obtiennent, celui d'être couvert des larmes que répandent l'admiration et la reconnoissance publiques; tant il est vrai que l'homme de génie vertueux jouit aussi, même lorsqu'il n'est plus, d'une souveraineté qu'il ne doit qu'à lui-même. ! O Rousseau ! les épithaphes, accumulées sur ta cendre, attestent qu'à l'enthousiasme qu'inspiroient tes ouvrages, se joint un amour tendre pour ta personne, et une pitié sentimentale sur les malheurs de ta vie, et les erreurs de ton imagination: oui, en te lisant, on dira; il rend l'homme de bien plus content de l'être, plus décidé à l'être toujours; et ton éloge sera fini.

Nous rapporterons plusieurs des épitaphes composées à la mémoire de Rousseau. Nous en possédons de faites par des Princes et par des Chartreux, par des Poëtes et par des Fermiers-Généraux, par des Bénédictins et par des Génevois et des Russes. Un grand Ecrivain fait rejaillir sur une nation la gloire dont il jouit : les royaumes s'illustrent des noms des hommes de génie. Rousseau appartient a la France puisqu'il a écrit en langue Françoise.

La cendre de Voltaire n'a pas reçu les mêmes honneurs ; on épuisa les louanges sur le théatre de Paris, où il fut justement couronné, et son triomphe finit avec la représentation de sa piece ; mais pourquoi ne s'arrête-t-on point devant son tombeau avec ce recueillement profond, avec ce respect religieux et tendre, qui saisissent l'ame, quand on aborde l'*Isle des Peupliers* ? Voltaire cependant fut le bienfaiteur de la raison humaine, l'ennemi triomphant du fanatisme, le restaurateur de l'innocence opprimée, et le protecteur ardent d'une foule de malheureux !

Notre travail se bornera donc à donner un nouvel ordre aux écrits de Rousseau, à semer quelques notices pour mettre le Lecteur dans le véritable point de vue, pour indiquer quelque rapprochement d'idées, pour faire sentir dans tel écrit le germe de tel autre, et lier par ce moyen les ouvrages de l'Auteur : nous y joindrons les réflexions que sa lecture et le sentiment nous ont inspirés, et les anecdotes que nous pourrons réunir à celles que nous possédons déja.

Dans l'extrait rapide, mais raisonné de toutes les brochures qu'on a écrites contre lui, nous nous sommes fait une loi de peindre la physionomie de tous ses adversaires, et il en résulte d'intéressantes observations sur le cœur de l'homme, sur la précipitation avec laquelle il juge, sur les difficultés qu'éprouve la tête humaine pour l'adoption de ce qui est nouveau ; enfin sur la confusion que les idées religieuses mal entendues jettent dans la logique de certains hommes.

Nous aurons donc occasion de diversifier les portraits dans cette foule de répondans, qui,

qui, pour la plupart, n'entendoient pas la question, et qui en se répondant à eux-mêmes, et non à J. J. Rousseau, chantoient la charge et la victoire. Ce tableau, qui sera quelquefois grotesque, pourra réprimer la démangeaison de ceux qui se pressent de réfuter un Auteur sans l'avoir bien lu ; il servira peut-être à corriger une manie du siecle, l'extrême précipitation d'écrire sur des matieres qui demandent beaucoup de méditation ; car il n'y a rien de plus ridicule que d'attaquer un livre, et d'être jugé ne l'avoir pas compris.

Ensuite un petit résumé des injures prodiguées à cet Écrivain illustre consolera de l'ingratitude des hommes ceux qui se dévouent à les éclairer, et l'on remarquera ici d'un côté le noble silence de Rousseau, qui ne se permit jamais qu'un ou deux traits des plus modérés contre un rival couvert de gloire, devenu son ennemi ; et de l'autre l'amour-propre en délire qui a déshonoré l'art des vers par une production monstrueuse : ouvrage tombé dans un oubli profond, malgré son mérite poétique, et dont

le public a fait justice, même du vivant de son illustre auteur.

Enfin il résultera de notre travail une grande vérité ; c'est qu'on démêle, pour ainsi dire, quelques années après la mort d'un Écrivain, l'accent de la postérité, et son jugement irrévocable ; et n'est-ce pas tout à la fois dans ce siecle de cabale et de cotterie, un encouragement pour les Écrivains généreux, et un juste effroi pour les usurpateurs de la renommée ?

On ne négligera rien pour rendre cet Ouvrage plus riche que toutes les éditions précédentes, plus digne de son célebre Auteur. Il sera orné de quatre-ving-dix estampes, exécutées par les plus habiles Graveurs de la Capitale. M. Ponce, Graveur ordinaire du cabinet de Mgr. Comte d'Artois, de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, de celle de la Rochelle, &c. sera chargé de la direction des planches. Cet Artiste, connu par plusieurs ouvrages, entr'autres par l'édition de l'Arioste, dont il a exécuté seul toutes les gravures, par celles des illustres Français, d'Homere, de

la guerre d'Amérique, et de Gesner, redoublera de soins pour mériter dans cette collection le suffrage du public. On n'a pas été moins scrupuleux sur le choix des dessinateurs : l'accueil favorable que les amateurs ont fait aux trente-huit magnifiques estampes in-4°. dont MM. Moreau et Barbier ont paré l'édition de Bruxelles, n'ayant pas laissé l'espoir de les surpasser, on a pris le parti de réduire ces mêmes sujets dans le format in-8°. On s'est permis seulement d'y faire les changemens que les variations du costume François ont rendus indispensables.

M. Marillier s'est chargé de la composition des cinquante-deux dessins ; cet ingénieux Artiste se propose de représenter dans des frontispices, ornés de médaillons qui seront placés au commencement de chaque volume, les sujets les plus intéressans, que le texte de ces mêmes volumes pourra lui fournir ; il y joindra aussi les portraits des principaux personnages qui ont eu des discussions avec Rousseau : on n'oubliera pas celui de ce grand Écrivain, exécuté d'après le tableau le plus ressemblant. Le surplus des dessins retracera

les sujets principaux contenus dans l'Ouvrage.

Il y auroit une sorte d'inconséquence à ne pas recueillir dans une Edition complette de ses Œuvres, ses Romances, cette partie précieuse de ses productions dans un art qui a fait une des grandes consolations de sa vie, et dont la partie méchanique a été une des ressources de sa pauvreté. Elles n'ont été publiées dans aucune Edition.

Celle-ci paroîtra par ordre des matieres, & aura 34 à 36 volumes de quatre à cinq cent pages ; chaque livraison renfermera complettement chaque genre de ses ouvrages, & chaque année on fera cinq livraisons.

Les dernieres Editions faites à Geneve, à Bruxelles et à Kell, non-seulemenr sont tronquées, pleines d'omissions, mais elles offrent encore des répétitions sans nombre et souvent réitérées jusqu'à quatre fois ; la Lettre à M. de Montmolin l'a été jusqu'à six : ce défaut choquant disparoîtra dans cette Nouvelle Edition, où l'on suit un plan qui fera rentrer chaque Ouvrage dans sa classe, et qui ne permettra ni écart, ni double emploi. On

a trouvé dans différentes Éditions de J. J. Rouſſeau, des pieces originales qu'on a oublié d'insérer dans les dernieres ; nous serons très-attentifs à les reſtituer dans celle que nous annonçons ; ce qui ne nuira point aux pieces non encore publiées que nous possé-dons, et qui ne laissent rien à desirer de tout ce qui est sorti de la plume de cet Ecrivain.

On paiera en souscrivant 12 liv. ; et pour l'in-8° tiré sur papier in-4°, 24 livres dont il sera tenu compte à la fin de l'ouvrage. La Souscription sera ouverte juſqu'à l'époque de la premiere livraison, laquelle renfermera *la Nouvelle Héloïse*, et paroîtra dans le courant de Juillet prochain. Le volume in-8° coûtera 5 livres, papier et caractere pareils à ceux du présent Prospectus, et le volume in-8° tiré sur papier in-4° 12 liv. La bro-chure se paiera séparément.

Il y aura quelques exemplaires tirés sur papier vélin in-8° 12 liv. le volume, et in-4° 24 liv. le volume. On paiera en souscrivant pour ces exemplaires 24 livres pour l'in-8°, et pour l'in-4° 48 livres, dont il sera tenu compte à la fin.

Ceux qui seront curieux d'avoir les plus belles Epreuves, sont intéressés à souscrire de bonne heure.

A GLARIS.

1787

ET ON SOUSCRIT,

A LIEGE,

Chez PLOMTEUX.

A TURIN,

Chez les Freres REYCENDS.

A GENEVE,

Chez PELLET.

A LONDRES,

Chez EMSLEY.

A AMSTERDAM,

Chez VANHARVELT.

A PARIS,

Chez POINÇOT, rue de la Harpe.

A BORDEAUX,

Chez les freres LABOTIERE.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY, Pere et Fils.

A STRASBOURG,

Chez TREUTEL.

A NANTES,

Chez DESPILLY.

A VERSAILLES,

AUX BAINS ROYAUX, rue Dauphine.

A LYON,

Chez ROSSET.

Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

Le présent Prospectus ne sera donné qu'aux Souscripteurs.

THE
JOHN·M·WING
FOUNDATION
OF THE
NEWBERRY
LIBRARY